

tions possibles : tuer le coupable sur le champ, ou lui faire subir son procès régulièrement devant les tribunaux.

La peine du fouet ne doit être employée que pour les crimes infamants, et j'ai été le premier à approuver la conduite des juges quand ils ont condamné à ce supplice des êtres qui avaient commis des offenses contre les mœurs.

Mais que l'on étende l'emploi de ce châtement à des hommes, aigris souvent par des traitements inhumains, ou qui obéissent à un moment de colère, c'est ce que je ne puis admettre.

Un homme en attaque un autre, celui-ci le tue, c'est excusable, et s'il reste encore un peu de cœur au ventre d'un forçat, le coupable préférera recevoir une balle dans la tête plutôt que de se voir lier sur une planche et fouetté comme une bête.

Un homme qui a été ainsi fustigé ne peut plus se relever, et m'est avis qu'on le met dans la nécessité de continuer sa lutte contre la société ou de se tuer.

.

Depuis deux ou trois semaines que je ne vous ai pas parlé du Nord-Ouest, les affaires n'ont guère avancé.

Le général Middleton est toujours à la poursuite de Gros Ours—*Grot Ours*, comme on dit en certains quartiers, *grosse bière*, selon la traduction libre, très libre, que font de son nom d'autres linguistes de fantaisie.

La chasse pourra durer longtemps.

Un jour on nous annonce que le terrible chef sauvage est cerné, il ne peut s'échapper, on le voit, on le tient.

Le lendemain on apprend qu'il a glissé entre les doigts de l'habile général et qu'il est loin, bien loin, on ne sait où.

Puis la chasse recommence, on le recerne, il se re-échappe.

Ce vilain enfant des forêts a, malgré tout, un grain de galanterie qui fait sourire. Ne s'avise-t-il pas de faire la cour à ses prisonnières et de leur offrir sa main, son calumet et les chevelures cueillies sur le crâne de ses ennemis.

Aucune n'a accepté jusqu'à présent, et cela m'étonne un peu qu'une femme un peu excentrique n'ait pas encore tenté de dompter ce lion amoureux et de lui rogner les griffes.

J'aurais plus confiance dans un sourire de femme que dans le génie du chef de notre armée.

Quelle est la Dalila qui nous délivrera de ce Samson?

.

Depuis quelque temps les journaux sont remplis de Victor Hugo. Il semble que la mort du grand poète ait rejeté dans l'ombre les autres morts.

Pourtant, nous devons un tribut de reconnaissance à la mémoire de l'écrivain qui vient de mourir en privant la France d'un de ses plus illustres romanciers. Nous voulons parler de Raoul de Navery, qui est certainement l'auteur le plus populaire en notre pays.

Le secret de cette popularité est dans ses récits que le peuple peut lire sans crainte, car il ne s'en dégage que des émanations pures.

La charmante femme, qui se cachait sous le pseudonyme de Raoul de Navery, sans être à la hauteur de Dumas, Balzac et autres, a, croyons-nous, autant de mérite qu'eux, sinon plus. Elle a mieux compris sa mission et l'a mieux remplie. Elle a travaillé pour le peuple après l'avoir étudié. Elle est entrée dans sa vie intime et a puisé à sa source ses plus belles inspirations. Qui ne se rappelle pas *Patira*, *La fille Sauvage*, *Le capitaine aux mains rouges*, *Les drames de la misère*, *Parasol et Cie.*, et un grand nombre d'autres récits que l'on trouve sur les rayons des bibliothèques populaires.

Raoul était aussi poète, et nous pouvons dire qu'elle a consacré une grande partie de sa vie à la culture de la poésie. Ces nombreux poèmes que nous avons sous la main ne feraient pas trop mauvaise figure à côté des œuvres des maîtres en l'art de bien écrire.

.

Pendant qu'on imprime LE MONDE ILLUSTRÉ, la foule se presse dans la ville de Saint-Jean pour y fêter la grande fête nationale, et, ne pouvant vous parler de cette célébration, je veux vous don-

ner mieux que ma prose et vous offrir une poésie de F. R. Angers, écrite en 1843 :

A SAINT JEAN-BAPTISTE

Noble patron dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis ;
Sous tes drapeaux qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis,
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien l'adoptant pour patrie,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis et par nous conservé :
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer, tu guidas le pouvoir :
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

.

La politique anglaise est en plein désarroi.

Plus de ministère et guerre ouverte entre trois partis qui ne se veulent rien céder.

C'est bien le tour des Anglais ; ils ont assez attaqué la France à propos de ses changements de ministère, ils s'aperçoivent maintenant que ce n'est pas toujours chose facile de gouverner un pays, ce pays fut-il l'Angleterre.

.

Le choléra fait des ravages en Espagne, et les Espagnols en profitent pour ravager Madrid.

Tout cela ne fait pas beaucoup d'affaire des commerçants, mais enfin, en Espagne, on ne fait pas trop attention à ces choses.

.

Un mot d'enfant que j'ai entendu la semaine dernière chez un brave homme qui, rentré à la maison, venait de remettre son salaire à sa femme.

—Que ce doit être bon d'être riche ! dit celle-ci.

—Qu'est-ce que c'est ça, être riche, dis, papa ? demanda un petit bonhomme de cinq ans.

—C'est toujours avoir de l'argent, garçon.

—Alors, chez les riches, tous les jours c'est samedi, papa ?

—Oui, mais samedi soir.

LEON LEDIEU.

NOS GRAVURES

W. E. GLADSTONE.—L'ex-premier ministre Gladstone, dont nous publions aujourd'hui le portrait, est âgé de soixante-quinze ans. Il est né en 1809, à Liverpool. Il est fils de sir John Gladstone, baronnet, et reçut son éducation à Oxford. En 1851, il fut élu député de Newark, comme conservateur, et devint sous-secrétaire d'Etat pour les colonies en 1885, comme membre du cabinet de sir Robert Peel. Il revint au pouvoir avec celui-ci en 1841, après cinq années d'opposition. En 1845, il fut nommé secrétaire des colonies, mais il résigna l'année suivante et passa au parti libéral.

M. Gladstone occupa des positions importantes dans les différentes administrations qui suivirent, et devint chef de son parti, à la Chambre des Communes, en 1865. Il fut premier ministre de 1868 à 1874, et de 1880 à 1885.

J. H. LAFRENIÈRE.—M. Lafrenière est âgé de 21 ans. Il est né à Maskinongé, le 24 août 1864. Il est fils de M. A. T. Lafrenière, de la maison Lafrenière et St-Onge, de Montréal.

Il entra dans le 65^{me} bataillon comme soldat en 1883, et y a toujours appartenu depuis. Il aimait beaucoup la milice et il se fit remarquer par son assiduité à suivre les exercices militaires. Il se mit bientôt en position de monter en grade, et avant son départ pour le Nord-Ouest, il a été promu au grade de caporal.

Il se trouvait dans le détachement du 65^{me} qui a eu un engagement avec Gros-Ours, dans les environs du Fort Pitt. Nos troupes ont livré trois batailles avec les Sauvages, et dans un de ces combats le jeune Lafrenière a été blessé à la jambe. Il est maintenant à l'hôpital de Battleford.

J. O. E. LEMAY DIT DELORME.—M. Lemay dit Delorme est né à Saint-Placide, comté des Deux-Montagnes, le 7 juillet 1862. Il est fils de J. R. Lemay dit Delorme et de dame Adélaïde Routhier.

Sa mère était la sœur de l'hon. juge Routhier, de Québec, du grand-vicaire Routhier, d'Ottawa, et de M. Routhier, député et ex-maire de Prescott.

Il entra dans le 65^{me} bataillon comme soldat, il y a quelques années. Il fut blessé dans une rencontre du 65^{me} avec la bande de Gros Ours. La blessure est grave, mais elle n'est pas mortelle.

LE FANION.—Le fanion offert par les dames de Montréal aux braves du 65^{me} bataillon, est dédié au Sacré Cœur de Jésus ; c'est la copie exacte de l'étendard que les zouaves du général de Charrette portèrent si vaillamment pendant la guerre franco-prussienne. Les dames de Montréal ont choisi ce glorieux emblème, non pas pour qu'il fut porté à la tête du bataillon, les règlements anglais s'y opposent, mais pour qu'ayant été béni par Mgr de Montréal et déposé pendant tout le mois de juin devant l'autel du Sacré Cœur, au Gesù, il attire sur notre brave bataillon les bénédictions célestes.

Le fanion est en soie blanche ; sur la face principale se trouve brodé le cœur de Jésus avec les mots : *Adveniat regnum tuum* ; le 2^{me} côté est orné de la croix du 65^{me} bataillon avec la fière devise : *Nunquam retrorsum*, et au-dessus les mots : *Religion et Patrie*. La broderie est délicate, les ornements qui entourent les motifs principaux sont d'une grande richesse et font honneur à la maison Beullac, d'où sort ce travail.

QUELQUES PENSÉES SUR LES FEMMES

Le mérite des femmes se résume dans le verbe *aimer*, comme celui des hommes dans le verbe *penser*.

Entre la femme et la fleur, il y a de singuliers rapports : la femme et la fleur ayant de pareilles puissances, bienveillantes ou malsaines, d'enivrement, de séduction, de consolation, de danger, d'admiration et d'amour.

Certaines femmes d'esprit ont épousé des sots et elles l'ont fait exprès.

Il y a une certaine timidité qui convient à la femme dans tout le cours de la vie : elle doit s'appeler, si elle a un nom, la pudeur du caractère.

Le jour de la vie qui marque la plénitude du bonheur d'une femme, dans son orgueil comme dans son cœur, c'est celui où elle se dit pour la première fois : "Je suis aimée !"

Si bien que parle une femme, on l'admire davantage dans le silence.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nettoyage des gants. — Il y a plusieurs moyens de nettoyer les gants, le plus simple est certainement le suivant : Lait, 100 grammes ; carbonate de soude, 1 gramme. On prend un morceau de flanelle que l'on imbibe légèrement du mélange et l'on en frotte le gant préalablement tendu sur des baguettes de bois, ou simplement sur la main ; puis on essuie avec une flanelle bien propre et sèche. Quelques heures après on étire le gant dans tous les sens, et il reprend son aspect primitif.

Note d'album : "Une grande femme, c'est un poème ; une petite femme, c'est un sonnet."

Or, vous connaissez le vieil alexandrin :

Un sonnet réussi vaut mieux qu'un long poème.